

# Troisième volet

## *Le récit de l'institutionnalisation d'un parent : le lien après la honte*

Cathy Dissler, université d'Angers

126

Revue *Traits-d'Union*

#11 Réparer la honte. Le rôle éthique et politique de la littérature, des arts et des médias

**Résumé :** Le présent article se propose d'analyser les modalités de la honte et de la culpabilité dans les récits de filiation écrits par des enfants devenus adultes et consacrés à la fin de vie de leurs parents en institution (long séjour, maison de retraite ou EHPAD). Il s'agira de voir comment l'écriture de la filiation dans un contexte source de culpabilité cherche à construire ou reconstruire un lien dans la relation parent-enfant mais aussi à revendiquer – pour le parent vieux malade, et placé – une singularité et une identité, qualités primordiales de la dignité humaine qui lui sont parfois refusées.

**Mots-clés :** récit de filiation, institution, vieillesse, démence, identité.

**Abstract :** *This article aims to study the modalities of shame and guilt in filiation narratives written by adult children about their parents nearing the end of their life in nursing homes. We will analyse how writing filiation implies feelings of guilt and a need to build or rebuild the relationship between child and parent. These writings are also about reclaiming singularity and identity, both qualities being essential to human life and dignity and yet sometimes denied to the ageing institutionalized parent in poor health.*

**Keywords :** *filiation narratives, institution, old age, dementia, identity.*

\*

**E**n 2018, un avis du Comité Consultatif National d'Éthique porte sur la question suivante : « Quel sens à la concentration des personnes âgées entre elles, dans des établissements dits d'hébergement<sup>1</sup> ? » Le rapport souligne à maintes reprises le sentiment de perte de dignité des personnes placées, hébergées, institutionnalisées : il rappelle « combien le regard que porte notre société sur ces personnes vulnérabilisées (du fait de l'âge ou de la maladie) influence la personne et peut générer un sentiment d'indignité<sup>2</sup> ». Apparaît ici un sentiment de honte d'être perçu comme vieux, dépendant, à charge de la société. L'institution pour personnes âgées (EHPAD, maison de retraite, résidence seniors) est devenue un objet récurrent de discours politique, social, financier, sanitaire, mais aussi littéraire, dans l'optique contemporaine d'une « littérature mise au service de la vie<sup>3</sup> », comme le souligne Alexandre Gefen dans *Réparer le monde*. Les récits littéraires contemporains français centrés sur la vieillesse en institution font bien partie de cette littérature réparatrice, « thérapeutique » qui porte sur « les corps souffrants, mourants ; les drames et les êtres sans langage ni représentation<sup>4</sup> ». Ils prennent deux formes principales : celle du roman choral ou polyphonique<sup>5</sup> et celle du récit de filiation dans lequel la fille ou le fils écrit la fin de vie en institution de son parent, parent le plus souvent touché par une maladie, infirmité ou démence.

« La fortune actuelle de la thématique de filiation<sup>6</sup> » en rapport avec un intérêt renouvelé pour les écritures de soi est affirmée et questionnée par Dominique Viart dans *La Littérature française au présent*. La mort des ascendants est bien souvent l'événement qui suscite ce type de récit et la mise en scène des figures parentales témoignerait d'une remise en question des valeurs, des repères et des références de cette génération ; le récit de l'aïeul permettrait alors de mieux parvenir à soi. Forts de cette circulation ininterrompue entre la première et la troisième personne, entre l'autobiographie et la biographie, ce sont ces récits de filiation qui semblent le plus propices à aborder toutes les modalités de la honte, dans la relation triangulaire parent (âgé) - enfant (adulte) - institution : de la culpabilité au sentiment d'infériorité ou d'indignité en passant par l'exclusion. Nous nous proposons de parcourir quatre récits de filiation centrés sur l'institution : « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » d'Annie Ernaux (1997), *Long séjour* de Jean-Noël Pancrazi (1998), *Des phrases courtes, ma chérie* de Pierrette Fleutiaux (2001) et *Ça va mieux, ton père ?* de Mara Goyet (2018). *Des phrases courtes, ma chérie* étant le seul récit de filiation dans lequel la maladie d'Alzheimer ou la démence n'interviennent pas, il pourra constituer notre objet de comparaison, notre étalon pour cibler plus justement les variations que font intervenir les maladies neuro-dégénératives et le rapport à la honte dans les relations de filiation. L'écriture de la filiation nous invite d'abord à observer les modalités d'aveu de la culpabilité et de la honte de l'enfant face au sentiment d'éloignement voire d'abandon de son parent. Dans le cas de la vieillesse pathologique et de la fin de vie en institution, elle implique ensuite de recourir à une langue visant à réparer la honte d'être perçu comme vieux, malade ou dément ; c'est dans ce cadre que les récits de filiation se jouent d'une « éthique de la restitution<sup>7</sup> » selon l'expression de Laurent Demanze dans *Encres orphelines*. Afin de dépasser le statut de victime, de vulnérable ou d'inférieur, il s'agit ici de cibler une justesse du dire du parent, vieux, malade sans effacer ni accentuer le chaos, l'incohérence, la folie ou la mort. Enfin, si la réparation du sentiment d'humiliation, d'infériorité ou d'indignité du parent est prégnante, nous nous demanderons dans quelle mesure ces récits seraient à même de viser une réparation d'ordre politique qui passerait par l'identification de coupables institutionnels.

## Objets et modalités d'aveu de la culpabilité et de la honte de l'enfant

Dans le cadre de l'exposition de la relation filiale, intime, c'est d'abord la culpabilité liée au sentiment de désagrégation du lien parent-enfant qui est déclarée et thématisée. Cependant, la décision de placement, globalement partagée dans nos récits, est présentée comme inévitable pour la sécurité du parent. Dans le temps de l'institution, la relation parent-enfant fonctionne autour de « visites », vocable qui relève à la fois de l'hôpital et de la prison, dans un lieu qui n'appartient jamais tout à fait au vieux parent, encore moins à l'enfant devenu adulte. C'est autour de ces visites, quantitativement insuffisantes et qualitativement insatisfaisantes, que le sentiment de culpabilité du descendant se cristallise.

« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » est le parfait représentant de ce rituel puisqu'il constitue la publication des notes du journal tenu par Annie Ernaux après chaque visite rendue à sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, de 1983 à sa mort en 1986. « Culpabilité<sup>8</sup> » devient un mot-phrase à lui seul à plusieurs reprises. Il signale un sentiment diffus qui peine à nommer son objet tant il est complexe, étant le fruit d'une relation longue et d'un sentiment d'attachement qui se modifie inévitablement. La raison, soit l'absence, est parfois sous-entendue : « Culpabilité : elle marche de nouveau aussitôt que je suis avec elle<sup>9</sup> ». Dans *Vivre et survivre dans la honte*, Delphine Scotto Di Vettimo rappelle que, dans la culpabilité au sens psychanalytique, « le sujet n'[étant] aux prises qu'avec lui-même<sup>10</sup> », le simple aveu constitue déjà une forme de réparation pour l'énonciateur. Pour Mara Goyet, qui écrit tandis que tandis que son père

est toujours en institution, c'est cet acte même d'écrire qui constitue bien une réparation de la culpabilité de l'absence : « J'écris parce que c'est la seule manière que j'aie trouvée de lui rendre réellement visite<sup>11</sup> ». « Écrire, c'est une manière d'assumer ma responsabilité<sup>12</sup> », ajoute-t-elle. Néanmoins, dès lors qu'elle implique des témoins, la culpabilité des récits de filiation peut verser dans la honte, en tant que « sentiment social<sup>13</sup> », « éprouvé par un sujet *face à un autre sujet*<sup>14</sup> ». L'autre sujet en question, plus que le vieux parent de la relation duelle, s'avère être l'institution ou la société qui nouent un pacte implicite de devoir de visites de l'enfant à son parent et lui assignent ainsi un rôle naturel d'enfant aidant : « J'ai honte, j'ai du mal à assumer, mais je me crois obligée de soigner ma communication, de faire celle qui a pointé, qui est venue, qui est présente et assure la continuité<sup>15</sup> ». Force est de constater que la dimension sociale de la honte engendre une réparation beaucoup plus complexe à évaluer que la culpabilité ; l'aveu ne va plus suffire et seul le travail de la littérature et de la langue sera en mesure de pallier cette insuffisance comme nous le verrons plus loin.

À la question de la juste quantité des visites s'ajoute celle de la qualité de ces visites. La vieillesse et la maladie conduisent à une inversion des rapports familiaux et donnent à l'enfant une forme d'autorité envers son parent pour qu'il s'habille, se lève ou mange. La nouvelle réalité de leurs parents en termes de rythme de vie – particulièrement lent – et d'appréhension du monde leur échappe et les enfants peuvent tenter, malgré tout, de les maintenir dans leur propre vision. Pierrette Fleutiaux et Annie Ernaux en prennent conscience et s'interrogent en effet sur la violence de ces nouveaux rapports avec leurs mères respectives, à nouveau source de culpabilité. « Suis-je un monstre<sup>16</sup> ? », demande la première ; « Mon sadisme me fait horreur<sup>17</sup> », déplore la seconde. Dans ces relations filles-mères, cette violence est d'autant plus troublante qu'elles ont conscience qu'il s'agit d'une forme de violence dirigée envers elles-mêmes alors qu'elles entrevoient leur propre vieillissement à l'œuvre.

Face au sentiment de culpabilité, les récits de filiation sont souvent le lieu d'une quête de réconciliation, de réaffirmation du lien dans la relation duelle parent-enfant. Cette quête est particulièrement visible lorsque l'écriture commence après la mort du parent et que les rapports antérieurs étaient conflictuels, c'est surtout le cas de Jean-Noël Pancrazi et d'Annie Ernaux. La résolution du conflit ne se fait pas en une œuvre puisque ces deux auteurs ont, en réalité, tous les deux publié une trilogie de la filiation qui vise, au moins, leurs deux parents respectifs (dont un seul des deux est concerné par l'institutionnalisation cependant). Jean-Noël Pancrazi a d'abord consacré un récit à une figure maternelle de son enfance en Algérie, une voisine de son quartier (*Madame Arnoul*, 1995), puis à son père dans le cadre du récit qui nous intéresse en 1998 et enfin à sa mère (*Renée Camps*, 2001). Annie Ernaux a d'abord publié un récit (*La Place*, 1983) consacré à son père décédé en 1967 puis un premier récit de filiation maternelle non uniquement centrée sur sa fin de vie (*Une femme*, 1987) avant d'accepter de publier les notes de son journal de visites précédées d'un avant-propos qui constituent notre récit d'étude en 1997. Pour ces deux auteurs confrontés à l'effacement de la mémoire de leurs parents, la réaffirmation du lien indispensable à la réconciliation et à l'effacement de la culpabilité passe nécessairement par l'écriture de l'épisode de la reconnaissance, où seront entendus à nouveau le prénom, « Annie<sup>18</sup> », ou l'affection filiale, « mon fils<sup>19</sup> ».

Si la reconstruction du lien passe par l'aveu de la culpabilité de l'enfant et, secondairement, de la honte à la première personne, elle passe aussi par la volonté de proposer un portrait juste du parent à la troisième personne entre passé accompli et présent de l'institution. Les sentiments de honte et d'indignité assignés par la société au vieux, au dément, au dépendant – soit à l'inutile – visent à être évacués en donnant de la visibilité et une parole accordée par la filiation à celui qui est exclu. Le récit de filiation cherche fréquemment ses mots et travaille une « éthique de la restitution<sup>20</sup> » dont la vocation semble être celle de l'empathie et de la compréhension de l'autre.

## L'« éthique de la restitution » du parent, vieux, malade

Nous employons ici le terme « éthique » dans le sens où cette écriture vise à réparer la honte d'être perçu comme vieux, malade, placé et mis à distance par la société et l'institution. La honte de la maladie d'Alzheimer est aisément perceptible chez Annie Ernaux alors qu'elle note son invisibilisation dans l'espace public : « Sa mère aussi est atteinte de la maladie d'Alzheimer, il en parle à voix basse, il a honte. Tout le monde a honte<sup>21</sup> ». Face au triple stigmate qui touche leurs parents – vieux, dépendants et déments<sup>22</sup> (donc institutionnalisés) –, les auteurs des récits de filiation refusent cet effacement, cette exclusion au profit d'une reconnaissance : celle d'un portrait juste et intime de leurs parents. Ils s'insèrent bien dans la définition des récits réparateurs définis par Alexandre Gefen qui s'attachent aux individus « oubliés<sup>23</sup> » et « fragiles<sup>24</sup> ». On observe alors deux mouvements, qui, s'ils peuvent apparaître antithétiques au premier abord, sont en réalité complémentaires :

- un mouvement de projection et d'exposition de la vieillesse, de la maladie, sans pudeur, sans peur des mots à employer,
- un mouvement d'atténuation des frontières entre le normal et le pathologique visant à affirmer une réalité commune et à établir une continuité entre le passé et le présent de la personne placée.

Du côté de l'exposition, l'enfant devenu adulte donne une place et une parole publique à son parent. Cela est visible notamment dans le choix des titres chez Annie Ernaux et Pierrette Fleutiaux : la dernière phrase écrite de la mère atteinte de la maladie d'Alzheimer « je ne suis pas sortie de ma nuit » et le conseil d'écriture prodigué de la mère à la fille (« des phrases courtes, ma chérie ») deviennent des titres-paroles en première de couverture. L'incontinence, la perte du langage, la nudité, la perte des repères, l'incapacité à régler ses mouvements font l'objet de récits explicites dont nous nous proposons d'explorer deux extraits pour mieux les illustrer. Chez Jean-Noël Pancrazi, le récit du repas est exemplaire de cette éthique de la restitution dans l'exposition :

Dans un réflexe de dignité, il refusait, avec un balancement presque coléreux de la tête, que je l'aide à prendre sa cuillère. Il allait la chercher du bout des doigts, arrivait enfin à la saisir en comprimant son poignet droit avec l'autre main, plus valide, l'amenait à hauteur de son cou, de son menton ou vers les yeux, comme s'il ne se rappelait plus son visage, *ne se rappelait plus de la place de ses lèvres*. Il s'éclaboussait partout sans que je pusse, tant que je craignais d'embrouiller davantage ses gestes d'automate réglé, poser, ajuster où que ce fût la serviette qu'il repoussait dans des mouvements secs et répétés du coude comme si son bras se dérobaient instinctivement à cette dernière humiliation<sup>25</sup>.

Le tâtonnement du discours est visible dans les explications (soulignées en italiques par nous), dans la longueur des phrases, dans l'usage répété des comparaisons en « comme si », avec la volonté largement perceptible de se mettre à la place de l'autre. Le style et la syntaxe de Pancrazi suivent les méandres de la maladie et le difficile chemin du maintien de la dignité. Si l'on a observé auparavant le possible sentiment de honte de l'enfant dans sa dimension sociale (chez Mara Goyet), cet extrait vient parfaitement illustrer la deuxième acception de la définition de la honte comme « sentiment de pénible humiliation qu'on éprouve en prenant conscience de son infériorité, de son imperfection<sup>26</sup> ». Si la prise de conscience chez le malade d'Alzheimer est l'objet de nombreux questionnements sans réponse, ce chemin maintenu vers la dignité a la particularité d'être parcouru à deux dans les récits de filiation, qui sont aussi ceux d'une relation aidant-aidé. Les récits de filiation de Jean-Noël Pancrazi appartiennent à ceux qui affichent leurs hypothèses et leur part de fictionnalité, comme cela est visible dans les descriptions détaillées des émotions et des sensations du père à des moments où le fils n'était pas présent

ou à des moments où l'accès à l'intériorité du père est nécessairement fermé du fait de la démence. Cela entre parfaitement en résonance avec la ligne directrice de la collection « L'Un et l'autre » dirigée par Jean-Bertrand Pontalis chez Gallimard dans laquelle le récit consacré au père est publié : « Des vies, mais telles que la mémoire les invente, que notre imagination les recrée, qu'une passion les anime<sup>27</sup> ». Dans *Long séjour*, cette fictionnalité et les particularités stylistiques de l'énoncé restent le moyen d'accès privilégié à l'autre (au dément) et constituent ainsi la meilleure réparation possible du sentiment d'humiliation du parent par les vertus explicatives voire justificatives d'un phénomène incohérent ou généralement incompris. Nous lisons là un choix quasiment opposé à celui de « l'écriture plate » revendiquée par Annie Ernaux dont elle explicite les contraintes dans *La Place* :

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». [...]

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais autrefois en écrivant à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles<sup>28</sup>.

Elle renouvelle cette volonté dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » quand elle précise à propos de ses notes : « Je les livre telles qu'elles ont été écrites, dans la stupeur et le bouleversement que j'éprouvais alors<sup>29</sup> ». On assiste à un double refus de l'émotion et de la fiction dans cette écriture de la filiation. Néanmoins, la mort omniprésente dans ces récits implique une forme émotionnelle minimale, qu'il s'agisse de la crainte de la mort dans le récit de filiation *ante mortem* ou du processus de deuil dans le récit de filiation *post mortem*. La « stupeur » et le « bouleversement » énoncés par l'auteur ne sont finalement pas tant visibles dans les émotions de la narratrice que dans les images immédiates données de la mère : « Elle sent mauvais. Je ne peux pas la changer. Je l'asperge d'eau de Cologne<sup>30</sup> ». La succession de phrases courtes qui se veulent des liens directs mais implicites de cause à conséquence crée l'apparence de l'objectivité propre à l'écriture plate. Annie Ernaux n'efface pas ou ne nuance pas, allant jusqu'à risquer de choquer le lecteur. L'écriture intervient justement pour ne plus taire la maladie comme l'auteur déclare y avoir été obligée ; c'est cette exposition immédiate qui nous semble, paradoxalement, être une forme de réparation de la honte d'être dément ou dépendant en montrant que ce sentiment ne devrait même pas exister. La volonté d'exposition dans l'éthique de la restitution n'est donc pas le propre d'une seule tonalité comme le prouve ce parcours de l'empathie à la distance neutre.

Du côté de l'atténuation dans la restitution, à plusieurs reprises, les auteurs manifestent leur volonté d'accompagner voire de s'appropriier la démence de leurs parents, de la rendre banale et familière plutôt que de s'y heurter, évacuant là le sentiment de honte ou d'infériorité du parent âgé. Un processus fort d'identification entre en jeu : Jean-Noël Pancrazi s'approprie par exemple les hallucinations de son père en déclarant les voir à son tour, les défauts deviennent communs (« notre case de vide, notre boulon en moins<sup>31</sup> ») et sont relativisés (« Mais était-il si différent [...] de ceux qui [...] <sup>32</sup> ? »). Chez Mara Goyet, cela se fait autour de la question du langage et de la communication :

Nous discutons. À notre manière : les mots ne comptent plus, le sens a disparu. Restent uniquement la prosodie, la syntaxe et le ton. [...] On dirait parfois – je suis grandiloquente – un duo mozartien. Il affirme, je confirme, il dit, je nuance, jamais je ne contredis pour ne pas gâcher l'harmonie. Il questionne, je réponds. Il est péremptoire, je le suis aussi. Il dit n'importe quoi. Mais ce n'est pas la première fois. Jamais n'importe comment. C'est lui. [...] Ces discussions sont le fruit de quarante ans de fréquentation, d'une complicité, d'une éducation. C'est le lien quand il ne reste rien. Ou presque<sup>33</sup>.

Le dialogue avec le père atteint de troubles du langage, symptôme fréquent de la maladie d'Alzheimer, fait ici l'objet d'une reconfiguration musicale avec un jeu de va-et-vient en miroir.

Chez Mara Goyet, plus que la reconstruction du lien observée chez Jean-Noël Pancrazi et Annie Ernaux, c'est la préservation de ce lien qui est essentielle. Dans ces différents exemples, on voit comment ce qui peut être vécu comme une humiliation, ce qui peut être source d'un sentiment d'infériorité du parent n'est pas tu mais transformé, renversé par l'écriture de la filiation : le chaos et l'incohérence deviennent un moment musical, harmonieux. Dans ces récits de maladie, on observe fréquemment une volonté d'effacement des frontières entre normal et pathologique, un refus de réduire l'identité du parent à ses incohérences ou incapacités. Cette ambition s'oppose à celle du récit de Pierrette Fleutiaux qui cherche à rappeler ces frontières dans la mesure où elle dénonce le fait que la vieillesse exempte de maladie objectivable par la médecine s'en trouve d'autant plus ignorée, invisibilisée :

Il n'y a pas de communauté pour cette maladie qui n'en est pas une, l'extrême vieillesse. Chacun est seul, les autres vieillards sont au mieux inutiles, au pire ils sont nuisibles, les peaux usées se frottant l'une contre l'autre ne peuvent reconforter la chair, au contraire découvrent d'autant plus vite le squelette.

Il n'y a pas de refuge pour les gens qui n'ont ni alzheimer, ni démence sénile, ni paralysie, ni maladie, qui n'ont que la vieille vieillesse. Il n'y a pas de nurserie pour les grands vieillards, pas de berceaux pour ces bébés ridés, pas de mères pour ces enfants desséchés, pas de biberon pour leur très grande soif<sup>34</sup>.

Le sentiment de honte, d'infériorité ou d'humiliation serait-il alors d'autant plus grand qu'il n'a pas d'excuse médicale ? La maladie a en effet l'avantage de constituer un coupable parfait, une lésion organique étant responsable des oublis ou de l'agressivité<sup>35</sup>. Le grand vieillard, quant à lui, est accusé dans son individualité, dans sa personnalité sauf à considérer la vieillesse elle-même comme responsable.

Ces récits de filiation visent donc, en premier lieu, une écriture de la particularité, de la singularité, d'une réparation personnelle ou interpersonnelle à la fois de la honte du parent et de la culpabilité de l'enfant. Néanmoins, dans le cadre d'une réflexion sur la honte d'être perçu comme vieux, dément ou dépendant, on en vient à se demander dans quelle mesure ces récits seraient à même de viser une forme d'universalisation, qui tenterait de rassembler une communauté dans l'optique de défendre la vieillesse<sup>36</sup>. On pourra encore s'interroger sur une possible réparation d'ordre politique – reconnaissant d'abord la honte vécue ou le préjudice subi et établissant ensuite le maintien de la dignité comme priorité – qui passerait par l'identification de coupables institutionnels.

## ■ Réparation politique et identification des coupables

Dans l'avant-propos de son journal de visites, Annie Ernaux déclare : « En aucun cas, on ne lira ces pages comme un témoignage objectif sur le « long séjour » en maison de retraite, encore moins comme une dénonciation<sup>37</sup> ». Sur le même ton, Mara Goyet écrit : « Je ne suis donc pas là pour dénoncer. Je ne désigne ni ne cherche de coupable<sup>38</sup> ». La dénonciation d'une structure ou d'une personne est explicitement récusée par tous ces récits de filiation même si les auteurs ont bien conscience qu'elle affleure forcément. Lorsque les noms précis des institutions apparaissent – la Maison Eugénie à Ajaccio dans *Long séjour* et le service de convalescence de l'hôpital de Pontoise dans « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » – ils ont généralement plus souvent vocation à réactiver les origines familiales en rappelant une ville ou une région dans le cadre de la transmission et de l'héritage. Il nous semble que la dénonciation publique est déjà largement prise en charge par la presse et les médias<sup>39</sup> ou par des publications sous forme de témoignages professionnels, écrits par des soignants, infirmiers ou même directeurs. Pour l'année 2019, on citera : chez XO Éditions, *Tu verras maman, tu seras bien* de Jean Arcelin, ancien directeur

d'EHPAD ou, chez Plon, *EHPAD, une honte française* d'Anne- Sophie Pelletier, aide-soignante. Les récits de filiation mettent eux en avant le vécu et le point de vue de la personne effectivement institutionnalisée. Annie Ernaux oppose la médiatisation de l'institution à sa réalité, qui est bien celle de l'échelle de l'individu : « Les mêmes scènes à la télé font horreur. Pas ici. Ce n'est pas l'horreur. Ce sont des femmes<sup>40</sup> ». Comme le soulignent les auteurs dans le dictionnaire *Arts et émotions*, au paroxysme de la honte se trouve la perte d'identité. C'est bien ce que confirme l'approche psychanalytique de Serge Tisseron dans l'ouvrage consacré à la honte : « Dans la honte, c'est l'individu tout entier qui est frappé à travers l'estime de lui-même ; et parce que cette estime a un rapport privilégié avec le corps et l'identité, il envisage de disparaître totalement<sup>41</sup> ».

Malgré le refus de la dénonciation, sur les quatre récits présentés, les allusions ciblant l'institution sont relativement récurrentes et nombre d'entre elles ont justement en commun de refuser la perte d'identité du parent placé parfois mise en scène par l'institution. Quant à la question de l'identité en institution, la sociologue Isabelle Mallon, dans *Vivre en maison de retraite*, rappelle que « les dynamiques identitaires (le maintien, les reconstructions ou les déconstructions de l'identité) procèdent du travail de recomposition des rapports entre un soi intime, personnel, négocié avec des autres significatifs et un soi statutaire, lié à une position dans l'institution<sup>42</sup> ». On voit bien là que le placement en maison de retraite conduit nécessairement à un remaniement ou à un ajustement identitaire, peu importent les conditions d'entrée et l'accompagnement dont les individus bénéficient. Elle ajoute que « le maintien de tout ou partie de [l'identité des résidents] se construit en minorant la place de l'institution dans la construction de soi, et ceci grâce aux familles, qu'elles soient effectivement présentes, ou convoquées par la mémoire<sup>43</sup> ». On émettra alors l'hypothèse que le récit de filiation, objet familial par excellence, reproduit et tente de résoudre le conflit identitaire émergent dans la relation duelle résident-institution. Comme évoqué précédemment, le souci de l'identité est visible dans la façon de dire la maladie et le refus de réduire son parent à celle-ci ; il s'agit bien de rendre son statut de sujet à l'individu placé. Cet écrit, pris en charge par le descendant, assure alors le maintien de la dignité, à l'opposé de la honte. Cette ambition est également directement perceptible dans la mise à distance du langage des actants de l'institution. Pierrette Fleutiaux refuse les appellatifs réducteurs et irrespectueux : « Je « n'abandonnerai pas » ma mère parmi ces épaves, je ne tolérerai pas qu'on l'appelle « mamie<sup>44</sup>. » Cette perte d'identité fait l'objet d'un questionnement professionnel quant à la relation de soin : « Les infirmières doivent être confrontées à ce problème à chaque instant : où est le vieillard ? où est la personne ? Par lassitude, on oublie la personne, on ne voit plus que le vieillard<sup>45</sup> ».

La singularité de l'histoire relatée va souvent de pair avec la défense de cette singularité et c'est cela qui crée son ton politique sous-jacent. Le vieux parent ne se veut pas le représentant de tous les vieux parents. Jean-Noël Pancrazi éclaire cette uniformisation avec laquelle l'institution marque les corps :

[...] les femmes assises, ensemble, à l'autre bord – devenues presque semblables avec leurs visages blêmes et figés où les frictions savonneuses semblaient avoir retiré un dernier halo de rose, le dernier souvenir d'une teinte de peau ; leurs cheveux blancs trop serrés par une barrette identique, en corne brune et grossière, placée, pour toutes, sur le même côté, à la même hauteur du crâne, comme si une infirmière ferme et rapide avait poinçonné en série les mèches sur leurs têtes alignées de figurines basculées [...]<sup>46</sup>.

Comment véritablement parler de soin si les gestes dispensés sont les mêmes pour tous et ont pour but d'effacer les distinctions (odeurs, coiffure, habillement) jusqu'à devenir de véritables objets que constituent ces « figurines » ? Celui qui manque l'uniformisation n'aurait alors d'autre choix, comme Mara Goyet le dénonce, que de se voir attribuer la place de bouc-émissaire<sup>47</sup>, telle qu'elle serait imposée à son père, atteint d'un Alzheimer précoce : elle a « l'impression que [s]on père a fini par incarner aux yeux de tous l'ensemble de tous les problèmes et dysfonctionnements de l'Ehpad<sup>48</sup> ».

Dans ce processus, Mara Goyet tend bien à rappeler le statut de victime et non de coupable de son père : il porte le stigmate (de la vieillesse, de la démence et de la dépendance), véhicule de la honte qui conduit à son exclusion.

La littérature de l'institution dépend largement de ses représentations sociales et la qualité de l'œuvre de filiation va souvent dépendre de la distance qu'elle prend ou non avec ces représentations. Il nous semble que cette distance est la réussite de ces récits de filiation : ils ont aussi la capacité à mettre en scène des figures lumineuses de soignants, des instants de complicité en regard du chaos que la maladie et le placement viennent inscrire dans les relations. La réparation de la honte passe nécessairement par une réparation du statut d'individu de ces figures de vieux à qui la parole n'est que trop peu donnée. Dans cette volonté de maintien de l'identité du parent, l'accueil que les récits de filiation doivent cependant habilement éviter est celui de la confusion des identités entre le « je » et « il », entre le parent et l'enfant : les images de superposition et d'indistinction des corps ne sont jamais loin, surtout dans le cas des relations mères-filles (« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » et *Des phrases courtes ma chérie*). La réparation de la honte et du sentiment d'indignité du parent ainsi que la réparation du lien de filiation parfois meurtri nous semblent passer par la défense de l'identité (et de la dignité) du parent à la fois vis-à-vis de l'institution mais également vis-à-vis de l'enfant qui se fait le récitant d'une histoire qui n'est qu'à demi la sienne.

\*

Pour conclure, le récit de l'institutionnalisation d'un parent semble mettre en scène toutes les modulations de la culpabilité à la honte. S'il se veut réparation de la culpabilité de l'enfant par l'écriture du lien opposé au sentiment d'abandon, il est également le lieu d'un refus de l'exclusion et de l'uniformisation dues à la honte qu'éprouve le parent perçu comme vieux, malade et dépendant. Néanmoins, cela n'est pas visible dans une rhétorique de la dénonciation mais plutôt dans une rhétorique du tâtonnement, de l'hésitation, du brouillage des frontières entre le normal et le pathologique, entre soi et l'autre pour dire avec justesse les relations, les vieillesse et les maladies, rétablies dans leur identité et dans leur dignité. Cette hésitation est d'autant plus légitime qu'elle est souvent en lien avec un double travail de deuil : la réalisation de la mort du parent se fait au prix de la réalisation de sa propre condition mortelle pour l'auteur. De plus, le dévoilement auquel conduit l'entreprise biographique peut parfois être freiné par la crainte de trahison de celui qu'elle décrit, alors source d'une nouvelle culpabilité.

<sup>1</sup> Comité Consultatif National d'Éthique, Avis n° 128 (15 février 2018), « Enjeux éthiques du vieillissement ».

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>3</sup> Gefen Alexandre, *Réparer le monde*, Paris, José Corti, 2017, p. 118.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>5</sup> Nous citerons pour exemples les trois romans suivants : *Le Long séjour* de Régine Detambel (1991), *On n'est pas là pour disparaître* d'Olivia Rosenthal (2007) et *Les Gracitutes* de Delphine de Vigan (2019).

<sup>6</sup> Viart Dominique, Vercier Bruno et Evrard Franck, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008, p. 93.

<sup>7</sup> Demanze Laurent, *Encres orphelines*. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, Paris, José Corti, 2008, p. 37.

<sup>8</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Paris, Gallimard, 1999, p. 39 et p. 44.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

<sup>10</sup> Scotto Di Vettimo Delphine, *Vivre et survivre dans la honte*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 179.

<sup>11</sup> Goyet Mara, *Ça va mieux, ton père ?*, Paris, Stock, 2018, p. 10.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Scotto Di Vettimo Delphine, *Vivre et survivre dans la honte*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>14</sup> *Ibid.* (souligné par nous)



- <sup>15</sup> Goyet Mara, *Ça va mieux, ton père ?*, op. cit., p. 28.
- <sup>16</sup> Fleutiaux Pierrette, *Des phrases courtes ma chérie*, Arles, Actes Sud, 2001, p. 82.
- <sup>17</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », op. cit., p. 28.
- <sup>18</sup> *Ibid.*, p. 73.
- <sup>19</sup> Pancrazi Jean-Noël, *Long séjour*, Paris, Gallimard, 1998, p. 94.
- <sup>20</sup> Demanze Laurent, *Encres orphelines*, op. cit., p. 37.
- <sup>21</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », op. cit., p. 51.
- <sup>22</sup> Excepté pour le récit de Pierrette Fleutiaux dont nous verrons la revendication pour ceux qui ne sont concernés que par la « vieille vieillesse » (Fleutiaux Pierrette, *Des phrases courtes ma chérie*, op. cit., p. 219.)
- <sup>23</sup> Gefen Alexandre, *Réparer le monde*, op. cit., p. 9.
- <sup>24</sup> *Ibid.*
- <sup>25</sup> Pancrazi Jean-Noël, *Long séjour*, op. cit., p. 17.
- <sup>26</sup> CNRTL/TLFi, article « honte » [En ligne], <http://www.cnrtl.fr/definition/honte> (consulté le 14 janvier 2021). Les deux acceptations de la honte distinguées par le dictionnaire *Arts et émotions* (2016) sont les mêmes, soit une acceptation sociale d'un côté, un sentiment individuel de l'autre : « La honte est une émotion pénible qui survient lorsque nous sommes l'objet du dédain, du rejet ou de la désapprobation ou bien lorsque nous prenons conscience de nos défauts ou de notre infériorité ». Voir Rallo Ditche Elisabeth et al., « Honte », in Bernard Mathilde, Gefen Alexandre et Talon-Hugon Carole (dir.), *Arts et émotions* [En ligne], Paris, Armand Colin, 2016, p. 190-201 [consulté le 14 janvier 2021], <http://www.cairn.info/arts-et-emotions--9782200294823-p.190.htm>
- <sup>27</sup> Quatrième de couverture de tous les livres de la collection « L'un et l'autre ».
- <sup>28</sup> Ernaux Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983, p. 24.
- <sup>29</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », op. cit., p. 13.
- <sup>30</sup> *Ibid.*, p. 92.
- <sup>31</sup> Pancrazi Jean-Noël, *Long séjour*, op. cit., p. 59.
- <sup>32</sup> *Ibid.*, p. 62.
- <sup>33</sup> Goyet Mara, *Ça va mieux, ton père ?*, op. cit., p. 127-128.
- <sup>34</sup> Fleutiaux Pierrette, *Des phrases courtes ma chérie*, op. cit., p. 219.
- <sup>35</sup> C'est l'argument de Jean Maisondieu, en faveur d'une interprétation psycho-sociale de la maladie d'Alzheimer, et non bio-médicale. Voir Maisondieu Jean, *Le Crépuscule de la raison. En finir avec l'Alzheimer sans frontières !*, Montrouge, Bayard, 2018.
- <sup>36</sup> C'est le cas de différents essais comme celui d'Hermann Hesse, *Éloge de la vieillesse* (Calmann Lévy, 2000) ou de Régine Détambel, *Le syndrome de Diogène* (Actes Sud, 2007).
- <sup>37</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », op. cit., p. 13.
- <sup>38</sup> Goyet Mara, *Ça va mieux, ton père ?*, op. cit., p. 34.
- <sup>39</sup> Pichot Julie, « Maison de retraite : derrière la façade », *Envoyé spécial*, France 2, 20 septembre 2018 ou Richard Elise, « Maisons de retraites, maintien à domicile : le scandale des personnes âgées maltraitées », *Zone Interdite*, M6, 7 octobre 2018.
- <sup>40</sup> Ernaux Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », op. cit., p. 25.
- <sup>41</sup> Tisseron Serge, *La Honte. Psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 2007, p. 13.
- <sup>42</sup> Mallon Isabelle, *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez soi*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 174.
- <sup>43</sup> *Ibid.*, p. 185.
- <sup>44</sup> Fleutiaux Pierrette, *Des phrases courtes ma chérie*, op. cit., p. 29.
- <sup>45</sup> *Ibid.*, p. 83.
- <sup>46</sup> Pancrazi Jean-Noël, *Long séjour*, op. cit., p. 37-38.
- <sup>47</sup> En étudiant les cas d'hospitalisation en gériatrie-psycho-gériatrie de résidents d'EHPAD, des chercheurs ont montré la réalité de la désignation d'un résident bouc émissaire en institution sans que celle-ci en soit consciente. Voir Brethes Christophe, Charrier Patrick et Monsedju Kenfuri Pithou, « Le résident bouc émissaire en EHPAD », *NPG Neurologie-Psychiatrie-Gériatrie*, vol. 13, n° 78, décembre 2013, p. 344-349.
- <sup>48</sup> Goyet Mara, *Ça va mieux, ton père ?*, op. cit., p. 51.